

Madame la Présidente du jury, chère Vera Michalski,  
chers membres du jury, Andrea Marcolongo, Scholastique Mukasonga,  
Gonçalo M. Tavares, Sjón, Jonathan Coe, Nicolas Groszpiere,  
Mesdames et Messieurs,

C'est un immense honneur pour moi de recevoir le Prix Jan Michalski 2025, que vous me décernez ce soir. Je vous en suis infiniment reconnaissante.

Il y a des livres qui s'imposent comme une révélation et *L'oiseau rare* fait partie de ceux-là. Pour écrire ce roman, je me suis inspirée de l'histoire de ma très chère amie Amelia, pour qui la maternité a été une expérience extrêmement difficile : presque au terme de sa grossesse, les médecins ont découvert que le cerveau de son bébé ne s'était pas développé et lui ont déclaré que l'enfant ne survivrait pas à l'accouchement. Pensant qu'elle portait dans son ventre une petite fille qui mourrait à la naissance, mon amie a passé les quatre semaines qui ont suivi dans un deuil anticipé. À sa grande surprise, et à celle de son entourage, les choses se sont déroulées autrement. Inés est effectivement née avec une grave malformation cérébrale qui allait lui rendre la vie dure, mais aussi avec une vitalité inouïe. Sans savoir combien de temps elle vivrait, Amelia s'est déterminée à découvrir qui était sa fille et à l'aider à développer tout son potentiel, à lui offrir un quotidien rempli d'encouragements, d'acceptation et d'amour. Guidés par cette détermination, son compagnon et elle ont réussi à transformer la tragédie qui s'abattait sur eux en une vie pleine de sens, parfois même heureuse. J'ai ressenti le besoin d'écrire cette histoire pour la partager, pour qu'un grand nombre de personnes sachent l'exploit qu'était en train de réaliser cette famille, mais je ne voulais pas le faire sans leur consentement. Amelia est une femme très discrète, et il était fort probable qu'elle refuse ma proposition. Elle m'a demandé quelques jours pour y réfléchir et a finalement accepté.

Écrire l'histoire d'un proche est très difficile. Le résultat n'est jamais tel qu'elles et ils l'imaginent. Même si le récit est détaillé et fidèle aux faits, l'écriture déforme inévitablement la réalité, et cela blesse souvent celles et ceux qui ont vécu ces faits. Quand je lui ai demandé ce qu'elle attendait du livre, elle m'a répondu : « Je veux donner de la visibilité aux familles comme la nôtre. » Sa réponse m'a émue. Sans que je m'en rende compte, Amelia avait déjà embrassé une cause : la cause des personnes vivant avec un handicap et de celles et ceux qui s'occupent d'elles.

L'amitié tient une place très importante dans ma vie et je voulais que ce livre soit aussi un hommage à ce sentiment si puissant. En choisissant Laura comme narratrice, j'ai pu ajouter un point de vue qui n'a que peu été abordé dans la littérature : celui des femmes qui décident de ne pas devenir mères et dont le choix est constamment questionné par la société. Les personnages de Doris et Nicolás sont inspirés de voisins que j'ai eus lorsque je vivais à Barcelone. Cet enfant, dont je n'ai en réalité jamais vu le visage, criait tous les jours avec une telle fureur que l'on ne pouvait faire autrement que de tenter de deviner les raisons qui le poussaient à hurler de la sorte. J'avais envie de raconter l'expérience d'une maternité solitaire, isolée et difficile, que peut vivre une femme dépressive. Depuis l'enfance, j'en ai connu plusieurs et je les vois comme de vraies héroïnes. C'est ainsi qu'une sorte de

mosaïque de maternités, distinctes du stéréotype de la famille perpétué depuis des siècles, a pris forme.

J'ai toujours eu le sentiment que la littérature se nourrissait de l'environnement qui entoure un écrivain. Tout comme le pain acquiert une saveur différente selon les micro-organismes qui gravitent dans l'air que respire le levain, mes histoires incorporent des millions de petits événements, de tensions, de conversations que je rencontre tout au long du processus d'écriture. Pendant les années où j'ai écrit *L'oiseau rare*, il y a eu de violentes manifestations contre les féminicides dans mon pays. Après avoir manifesté pacifiquement pendant plus de dix ans dans la plus grande indifférence, les Mexicaines ont haussé le ton : elles ont peint des graffitis sur une série de monuments historiques avec des slogans tels que « Mexique féminicide », ont cassé des vitrines et ont même été jusqu'à incendier un poste de police. Nombreux ont été choqués par ces actions, mais grâce à elles, la question du féminicide s'est invitée dans le débat national. Elle a quitté la rubrique des faits divers pour faire la une des journaux. Dans la mesure où j'écrivais un roman sur les femmes, je ne pouvais pas ne pas aborder cette question.

En mai dernier, Inés a quitté ce monde. Elle est morte paisiblement et soudainement. Bien qu'elle ait été diagnostiquée aveugle, sourde et totalement paralysée à la naissance, elle a vu et entendu beaucoup de choses au cours de sa courte vie. Elle aimait la nature, alors ses parents l'ont emmenée à la montagne, en forêt et visiter les jardins botaniques de différentes villes. Elle a entendu sa mère chanter et son oncle jouer du violoncelle. Elle a touché le sable et l'eau de la mer. Elle n'a jamais appris à parler ni à marcher, mais elle est allée à l'école pendant trois ans en fauteuil roulant ; elle a joué avec ses camarades et, par sa présence, elle a touché et influencé la vie de nombreux enfants, prêts non seulement à l'inclure dans leurs jeux, mais aussi à la connaître vraiment. Les dizaines de dessins et de lettres apportées à ses funérailles témoignent de l'affection et de l'admiration qu'elles et ils lui portaient. Je suis convaincue que, grâce à Inés, ces enfants n'auront plus peur ni ne se sentiront plus jamais mal à l'aise face aux personnes handicapées. Au cours de ses neuf années de vie, Inés a éveillé bien des consciences. J'aime penser que *L'oiseau rare* contribue à ce même élan.

Depuis mon premier roman, *L'hôte*, je tente de questionner les idées qu'ont tendance à avoir les gens sur ce qui est « normal » et « anormal » – des concepts auxquels je ne crois pas – et j'invite les lecteurs à en faire autant. « De près, personne n'est normal », dit un adage brésilien, et c'est pourquoi, dans presque tous mes livres, je tente, d'une part, de faire un gros plan sur ces prétendues anormalités et, d'autre part, de mettre en lumière des sujets que les gens ont tendance à laisser dans l'ombre, voire dans l'obscurité totale, des sujets qui mettent mal à l'aise, auxquels beaucoup préfèrent ne même pas prêter attention.

Je n'aurais jamais pu écrire *L'oiseau rare* sans la présence lumineuse de mes deux fils, Lorenzo et Mateo, qui m'ont fait comprendre que la maternité est un défi plein de récompenses et qu'elle se situe au carrefour de nombreux sujets de société. Je tiens à remercier toutes les personnes qui se sont occupées d'eux pour que je puisse écrire. Merci à toutes les mères, biologiques et non biologiques, de m'avoir montré qu'il existe autant de façons d'être mère qu'il y a de femmes dans le monde, et que toutes sont aussi valables que naturelles. Je tiens également à remercier mon compagnon, tous les amis qui ont lu mon roman avant que je ne me décide à l'envoyer à l'imprimerie, et vous, les membres de ce jury, qui, en le choisissant, permettez qu'il continue à être diffusé. On dit qu'il faut tout un village pour élever un enfant, mais parfois, il faut aussi tout un village pour qu'un livre voie le jour.